

Rencontres littéraires Bergische Universität Wuppertal - Romanistik

Entretiens avec Laura Alcoba – 11 mai 2017

Conférence de l'auteure : *Une langue à soi*

Discours de Maren Butzheinen

« Images vivantes, paroles d'enfant » : Le dédoublement du temps et le rôle du langage dans les récits de Laura Alcoba

Chère Laura Alcoba, chers auditeurs, chers étudiants, chers collègues.

« Une langue à soi », voilà le titre de la conférence que nous proposerons tout à l'heure l'auteure Laura Alcoba. Traductrice, écrivaine, professeur de littérature - déjà la biographie de notre invitée de ce soir témoigne d'une vie autour de la langue. Mais un lecteur de *Manèges*, *Le bleu des abeilles* et *La danse de l'araignée* comprend que cette vie de femme de lettre et de langues n'est pas la seule vie qu'a connue Laura Alcoba, mais qu'il y avait un chemin très pénible à faire pour en arriver à trouver une langue à soi. Chemin compliqué et long de plusieurs mille de kilomètres - entre son pays natal, l'Argentine, et la France, le pays qui lui a enfin permis de trouver « les mots pour le dire ».

Ce n'est pas par hasard que c'est ainsi que s'intitule notre rencontre littéraire. Trouver les mots pour le dire... mais dire quoi exactement ? Question facile d'apparence, si un lecteur se repose unique-

ment sur la biographie de Laura Alcoba. Évidemment, pourrait-il croire, il fallait trouver des mots pour dire ce qu'elle a dû vivre jusqu'à ses dix ans. Il fallait décrire la persécution de ses parents sous le régime militaire de Videla, la vie dans la clandestinité, l'emprisonnement de son père, la fuite en Europe. Une enfance avec un grand potentiel traumatisant et désenchantant certes, mais surtout, une enfance, une vie, vécue uniquement en espagnol. Le roman *Manèges* décrit cette enfance espagnole, tout en français. Mais le récit français s'empaigne parfois de recherches linguistiques, face à des mots intraduisibles - comme « embute » - mot espagnol, pour lequel, en français, il n'y a aucun mot pour le dire. Mot, aussi indicible que certes, certains épisodes du passé sous la dictature...

Un lecteur poursuivant le récit autobiographique de Laura Alcoba dans *Le bleu des abeilles* et le roman récent *La danse de l'araignée* suivra le chemin de la jeune fille, sa mère et une vieille amie en banlieue parisienne. Il comprendra ce qui signifie « l'immersion » - la nage dans le bain linguistique - à la fois difficile, enchantant parfois désespéré dans la vie et la langue française... les efforts de suivre la télé, de lire, de parler sans accent. Il verra la volonté, la force de vouloir réussir, d'aller jusqu'au bout, même si on veut lire Raymond Queneau, incompréhensible pour un enfant, en plus à peine arrivé en France. Mais malgré la déception que le livre *Les fleurs bleues* ne parle ni de botanique ni d'abeilles, qui, normalement, devraient aimer les fleurs bleues, la narratrice comprend qu'aller jusqu'au bout, même dans un livre incompréhensible, vaut la peine. Les fleurs apparaîtront qu'à la fin.

Ainsi, le roman *Le bleu des abeilles* présente un récit tout à fait métaphorique et symbolique. Sous l'apparence d'une histoire d'« immigrante » se dévoile une réflexion sensible et optimiste sur une recherche d'une nouvelle vie, même, peut-être d'une nouvelle identité, du moins linguistique, d'une enfant qui a vécu des moments impitoyables en Argentine, face à l'omniprésence du danger d'être emprisonné, de voir ses parents disparaître, comme tant d'autres... Enfance qui, suivant le

ton du récit, a rendu mûre, fière mais aussi optimiste et rêveuse la petite fille qui reste forte dans tant de situations pas faites pour enfants.

Et même en France, après avoir trouvé des amis, après avoir démenagé de la banlieue lointaine dans une autre, plus proche du centre parisien, la vie en France n'aura toujours rien de « normal », de tranquille ou d'apaisant. Même si la narration suggère par son ton détaché et léger que la narratrice, maintenant presque adolescente, s'est bien arrangée dans sa nouvelle vie en faisant des expériences qu'on pourrait voir comme « typiques », elle s'étonne des changements de son corps, s'intéresse aux cours de collège, notamment l'allemand (quelle affinité aux langues étrangères !), parle de ses copains, de sa mère et sa vieille amie devenue malade dont elle se fait des soucis - le lecteur comprendra à la fin le poids qui a pesé si longtemps sur cette jeune fille si forte d'apparence. C'est quand elle ne cesse de pleurer quand enfin, son père est sorti de la prison argentine pour rejoindre sa famille en France.

C'est justement dans ce rapport entre père et fille que se laisse apercevoir une autre notion de l'idée « trouver les mots pour le dire ». La narratrice a toujours servi de médiatrice entre sa mère et elle en France et son père en Argentine. Les mots qu'ils échangeaient devaient avoir un ton de conversation naturelle entre père et fille. Servir de rapprochement. Quel défi ! Dans le récit, souvent, ce rapprochement se fait par des conversations sur la littérature : par le naturalisme symboliste de Maurice Maeterlinck et les jeux littéraires, philosophiques et oniriques de Raymond Queneau ; puis par les poèmes de Théophile Gautier... L'insupportable distance se fond comme la neige sous le soleil du printemps ; par les mots qui raniment et unissent deux esprits séparés, éloignés par la géographie et l'âge. La littérature unit alors père et fille - même si les deux comprennent les mots différemment. Les traductions sont inévitables, la petite fille s'y exerce tout naturellement.

Cette petite fille, devenue adulte et auteur à succès, se trouve maintenant ici, comme un génie sorti des pages de roman, prête à nous proposer sa conférence sur le sujet de toute une vie, avoir « une langue à

soi ». Elle nous parlera en réflexions d'adultes, évidemment, à nous qui - ayant lu ses romans - connaissons son aptitude étonnante à récréer - par le langage - un monde d'enfant. Comme *Les fleurs bleues* de Queneau, ses récits sont une recherche, une métaréflexion sur le souvenir et le passé ainsi qu'un réel récit de souvenirs. L'authenticité de ces récits d'« adulte aux yeux d'enfants » prouve que Laura Alcoba a parfaitement su trouver « les mots pour le dire ». Reste pour nous, lecteurs et auditeurs, cette fascination de voir, en lisant, à travers ses yeux, parfois enfantins, parfois adultes. Comme de regarder une photo d'enfant de quelqu'un assis devant nous. Mais cette photo, grâce aux paroles du récit, devient vivante et fait revivre la petite fille sur la photo, avec ses pensées, ses chagrins et ses espoirs. Nous assistons alors à un dédoublement du temps, nous vivons la simultanéité de passé et de présent - cette simultanéité trompeuse mais réelle telle que Roland Barthes la décrit dans *La chambre claire*. Mais chez Alcoba, les images du passé sont vivantes...

Pour devenir un peu plus abstrait : Ses récits - symboliques, réalistes et historiques à la fois - sont alors aussi un travail sur la visualité. Également, ils sont un travail de mémoire, de contingence, d'expliquer le passé, de le comprendre, et avant tout, de le retrouver, revoir devant ses yeux - et puis de trouver les mots pour le dire.... Visualité et mémoire - deux sujets récurrents dans nos rencontres littéraires. Alcoba ajoute à ces deux grands axes le langage ou mieux dit - les langages. Qui mieux qu'elle saura expliquer le pouvoir des mots pour narrer, et ainsi, pour donner un sens à un passé non seulement difficile à décrire, mais surtout, de s'en remettre... On a tous hâte de nous faire élucider sur ce sujet.

Je vous cède alors la parole, Laura Alcoba, en vous remerciant chaleureusement d'être avec nous pour cette rencontre - bilingue et ainsi inédite - qui nous enrichira sous tant d'aspects.